

Frédéric, une pièce de Catriona Morrison

Analyse du texte par Francis Fischer, enseignant retraité en philosophie et théâtre

Quelques remarques après lecture du texte.

Être frappé par un « handicap » mental vous met rarement en lumière et vous destine à l'ombre des institutions spécialisées, à la marge de la société, sinon à la honte des familles. Être différent des autres cela se cache. De moins en moins. Il était temps de nous sensibiliser à la beauté humaine, à la variété et à la créativité de ces vies qui nous paraissent différentes, voire amputées ou limitées. Un peu partout et depuis un certain temps, les arts et surtout l'activité théâtrale introduite dans les institutions spécialisées ont prouvé combien la scène et la possibilité de jouer ont permis à toute une population dite « handicapée » de se révéler aux plaisirs de l'invention et du jeu.

Plus largement, il s'est créé un théâtre professionnel (qu'on pourrait dire à vocation sociale) pour rendre sensible un large public à la réalité vécue des personnes différentes (handicap mental, spectre autistique etc.), leur situation de famille et toutes les difficultés administratives rencontrées.

Frédéric, la pièce écrite par Catriona Morrison s'inscrit dans cette veine. A ceci près, que loin d'emboîter le pas à un phénomène de mode, ce projet fait suite à un immense travail que Catriona et sa compagnie Verticale ont mené dans une institution colmarienne, faisant du théâtre une véritable passion pour certains de ces jeunes (et moins jeunes) en leur donnant une forte expérience de la scène. C'est le cas du jeune acteur qui joue le personnage de Frédéric.

En portant ainsi le travail (de théâtral social) fait par la compagnie dans l'institution sur une scène publique à vocation artistique, elle montre comment l'art théâtral peut prendre en charge une réalité sociale souvent ignorée ou mal comprise, sans perdre la préoccupation artistique qui le définit. Et ce n'est pas toujours le cas.

Deux éléments dans la pièce de Catriona Morrison ont retenu mon attention.

Tout d'abord il y a le jeu subtil entre acteurs et personnages qui ouvrent du théâtre dans le théâtre tout en se référant à l'arrière-fond social de la question de l'amour pour de jeunes « handicapés » mentaux. Ce jeu plein d'humour se comprend et reste plutôt habituel au début, au moment de la présentation des personnages par les acteurs qui vont les jouer. Il prend une dimension plus passionnante à l'acte IV (« L'histoire ») lorsque les acteurs prennent du recul pour commenter leur propre action en tant que personnages. Là le « social » apparaît sous une forme « artistique ». On découvre un moment presque pirandellien (Pirandello a transformé ce jeu en grand art) lorsque le père, sorti de son personnage y rentre insensiblement pour notre plus grand trouble.

Et puis, c'est là que nous découvrons tout l'art de Catriona, lié en particulier à son intérêt pour le langage qui ne s'est pas démenti au fil de son écriture (*I Kiss you, l'Avis de Marguerite*...). Il y a toujours cette fascination de l'autre langue que l'on découvre en la maniant, ici la langue française pour une anglaise. Alors qu'on l'a trouvée fascinée par l'alexandrin (si impossiblement anglais) dans *l'Avis de Marguerite*, voilà l'écriture de Catriona dans la plus grande sobriété au bord des mots les plus simples (propres à Frédéric), de la prose très épurée qui s'approche et touche ces quelques scènes où ne reste que le silence ou le cri de joie, celui d'Anissa qui n'a pas la parole. Pour dire tout cela, qui ne parle que par le corps, il faut bien le théâtre.

Francis Fischer, septembre 2023